

Avant de passer à l'anonymat

Claire Dé et Renée Noiseux

Numéro 16 (3), 1980

Théâtre-femmes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/28987ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dé, C. & Noiseux, R. (1980). Compte rendu de [Avant de passer à l'anonymat]. *Jeu*, (16), 200–202.

avant de passer à l'anonymat

Le 10 février 1980

Ma chère Claire,

Ta dernière lettre me désole profondément. Tu m'annonces que tu quittes le métier. En tant que professeur responsable de ta formation, je me pose des questions au sujet de ce changement de direction. Aurais-je échoué à t'inculquer les rudiments de base de ce métier? Tu avais tout, à mon avis, côté talent pour réussir: sens pictural, imagination, intelligence, compréhension des textes et culture, mais il semble que tu aies développé un très grand défaut qui est «la lucidité». («Bienheureux les creux car le royaume des cieux est à eux.» Cette phrase célèbre m'a souvent été d'un profond secours et m'a fait comprendre l'incompréhensible.) Il te manque les deux vertus essentielles du dessinateur: le sens du martyrologue et l'admiration inconditionnelle face au metteur en scène. Ces deux mamelles du métier sont la source intarissable de la «job» dans le milieu à quelques exceptions près... Il aurait fallu, mon enfant, que tu comprennes aussi que le théâtre, c'est comme l'électricité, c'est une question de contact mâle/femelle (les macro biotiques diraient le yin et le yang, mais les marxistes identifieraient immédiatement un rapport: patronat-prolétariat). Et il va sans dire que la production, c'est le prolétariat.

Les rapports entre le dessinateur et le metteur en scène sont, somme toute, assez équivalents à ceux qui s'établissent entre ce dernier et l'acteur, à la différence que, si l'acteur est l'élément

féminin, le dessinateur est carrément «la femme de ménage». Nous savons tous que, sans les femmes de ménage, ce serait le bordel et que les tâches humbles ont leurs compensations, et c'est prouvé noir sur blanc que seuls les êtres particulièrement intelligents et doués savent récurer les casseroles! Alors! de quoi te plains-tu!

Il n'en a pas toujours été ainsi, cependant, et l'histoire du théâtre (ou devrais-je dire la dialectique historique avec ou sans grille) nous livre l'existence de deux personnes également importantes, à partir de la fin du moyen âge, sur lesquelles repose la représentation théâtre: le «meneur du jeu» et le «maître des secrets».

Au fait, le metteur en scène version actuelle apparaît *grossomodo* en même temps que l'industrialisation, pour s'épanouir en plein boum colonialiste, façonnant son image à celle de la société victorienne qui lui livre peu à peu l'autorité et le *pouvoir* (le grand mot est lâché!) avec, bien sûr, la lourde responsabilité qui en découle. À propos de la responsabilité, j'aimerais te citer un court passage de *l'Éloge de la fuite* de Laborit, au chapitre de la liberté:

«En effet, c'est grâce à la responsabilité que l'on peut acquérir un «mérite», lequel est alors récompensé par la dominance accordée à ceux auxquels elle échoit.

Et l'homme libre de se soumettre au conformisme ambiant bombe le torse, étale ses décorations sur sa poitrine, fait le beau et peut ainsi satisfaire l'image idéale de lui qu'il s'est faite en regardant son reflet, comme Narcisse, sur la surface claire d'un ruisseau. Ce reflet, c'est la communauté humaine à laquelle il appartient qui le lui renvoie».

Dans le cas des ti-jean de génie, ce pouvoir, sans doute, était-il essentiel pour arriver au fameux chef-d'oeuvre (celui qui explique tout, qui a toutes les réponses) mais le génie se fait rare, la société n'en semble pas tirer un grand profit, et seul le pouvoir subsiste.

De grands chefs-d'oeuvre ont été ainsi créés et les livres de théâtre en regorgent; aussi, ma petite, faudra-t-il te résoudre une fois pour toutes à fermer ta gueule si tu veux participer aux chefs-d'oeuvre, ou dire ce que tu penses et te recycler... Mais je vois que ta décision de recyclage est prise... est-elle sérieuse? Si oui, il ne me reste plus qu'à m'excuser de ne pas t'avoir mieux expliqué... mais je pensais que la nouvelle génération... enfin, j'avais cru qu'en créant de nouveaux mécanismes... enfin... j'avais osé espérer...

Ta mère, Gugu,

renée noiseux

P.S. Le style «épistolaire» sied admirablement au genre «Talentueuse mais incomprise»; réponds-moi vite avant de passer à l'anonymat (satisfais tes pulsions-plaisir, comme dirait Laborit).

Le 26 février 1980

Chère vous,

Ne soyez pas triste pour moi. Si je vous ai écrit que je quittais le métier, je dois aussi vous avouer que je l'ai dit à la fin de chaque production, abattue, insatisfaite, hagarde. Pourquoi un tel malaise? Le talent, dont vous me gratifiez si aimablement, ne suffit-il pas? Hélas, s'il me manque le sens du martyr admiratif, je suis aussi douloureusement handicapée: je n'ai pas le sens des affaires.

Ce qui nous amène à la question suivante: les femmes de ménage ont-elles le sens des affaires? Certaines mieux que d'autres, bien sûr. Chose certaine, elles apparaissent difficilement syndiquables, donc à la merci de leurs employeurs, sans minimum garanti, sans sécurité d'emploi. J'ai quitté le métier, mais le métier m'a quittée aussi: aucun contrat depuis janvier 1979. Pourquoi? Parce que je pue des pieds? Parce que



Atelier de couture. Grand Théâtre de Québec. (Photo: Krieger).

j'ai mauvais caractère?

La vérité est que, pour toutes sortes de raisons plus ou moins dépendantes de ma volonté, j'ai souffert mille petits maux avec la production et mille petits plaisirs avec l'écriture. Ensuite, la production ne m'a jamais fait vivre que légèrement au-dessus du seuil de la pauvreté. Ça ne veut pas dire que je n'aime pas créer des mondes nouveaux, peuplés d'êtres vrais, vêtus de toutes les manières. Ça veut dire que ce n'est pas pour moi, que je serai plus efficace ailleurs. «Les voies du destin sont impénétrables» (Quelqu'un).

Vous qui avez pétri ma culture, nourri mon intelligence et mon cœur, vous avez accouché là d'une bien étrange enfant. Mais je vous sais bienveillante et bonne et vous comprendrez que je ne lâche pas, que je continue de m'exprimer.

C'est ce que nous nous souhaitons toutes.

Votre fille, votre amie,

claire dé

as-tu lu jean-paul sartre?

- «Jeanne-Mance Delisle, as-tu déjà lu Jean-Paul Sartre?
- Ben non, sauf quelques extraits par ci, par là.
- À quelle école qu'est allée pour pas avoir étudié Jean-Paul Sartre?!»

À l'école des bonnes soeurs entre les murs de briques, avec permission d'en sortir trois fois par année. La philosophie de l'heure n'était pas à l'horaire. La voix des penseurs modernes ne nous parvenait pas. À l'époque, la rumeur des événements sociaux était assourdie, lointaine. Le calfeutrage était étanche.

Nous, les filles, nous étions si fraîches, tellement fraîches, trop fraîches pour que des idées abstraites d'une morale douteuse viennent troubler nos esprits si près de la Pureté. Nous marchions à pas feutrés, presque près des anges, regrettant de ne pouvoir coiffer la capeline empesée et de ne pouvoir faire, avec les gros grains du long chapelet, le discret cliquetis des Ave entrechoqués.

Dans cet enseignement de recueillement, la musique sublimait les matières. Nous, on s'élevait avec Mozart, on s'harmonisait avec Debussy, on s'atristait avec Chopin. Je me revois dans la bibliothèque, écoutant d'une oreille «aspirée» le *Boléro* de Ravel. Parcourir de frissons, je faisais des grimaces à un hibou empaillé, perché sur un rayon de livres, en espérant qu'il me les rendrait. J'étais secouée de rires tout en étant entraînée dans le *Boléro*. Ce grand plaisir fut de courte durée; on ne se moque pas impunément des grands. Je suis redescendue à «l'Adagio» de Félix Leclerc.